Document généré le 25 avr. 2024 01:40

Liaison

La fuite comme un voyage au Théâtre du Trillium
Des bagages lourds à porter

Danièle Vallée

Numéro 111, été 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41671ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Vallée, D. (2001). Compte rendu de [*La fuite comme un voyage* au Théâtre du Trillium : des bagages lourds à porter]. *Liaison*, (111), 31–32.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La fuite comme un voyage au Théâtre du Trillium

Des bagages lourds à porter

Danièle Vallée

Un saisissant sifflement de train se fait entendre et le spectateur est embarqué. Les personnages entrent en scène, à tour de rôle, chacun dans son compartiment réservé, une valise de questions sur le cœur. Les hommes s'interrogent sur la disparition d'Inès, une femme qui leur a été fatale, tandis que celle-ci riposte, évasive et insaisissable.

Cette envoûtante Inès est une jeune peintre et écrivaine d'origine portugaise, fragile et forte à la fois, qui a perturbé la vie de quatre hommes : son père et trois amants de passage. Elle les a attirés et repoussés, au gré de ses désirs, de ses humeurs et de ses craintes. Puis, désœuvrée, elle est disparue complètement, tenue pour morte, condamnant ainsi ceux qui l'aimaient à élucider le mystère de cette éclipse. Son père, Vasco, coupable d'un odieux mensonge, porte la responsabilité de la méfiance qu'entretient Inès envers les hommes. Il remet au dernier amant de sa fille un étrange tableau qu'elle a laissé pour lui avant d'aller mourir là-bas, au Portugal. D'indices en indices, ce tableau permettra à l'amant de découvrir la vraie nature d'Inès et de démêler les liens confus qu'elle a tissés, avant la mort qu'elle s'est inventée.

Un très bon texte de Stefan Psenak, truffé d'habiles réflexions philosophiques tendues sur un fil poétique. Une trame dramatique bien structurée, mais qui n'évolue pourtant que très lentement, sans crescendo senti, pour arriver à un dénouement un peu bâclé. Certes, il ne s'agit pas ici d'un théâtre d'action, c'est convenu, mais les personnages apparaissent trop simples, trop sages, trop bon enfant pour être les véritables porteurs du grave discours de l'auteur qui oppose liberté, engagement, solitude, passion et mal de vivre.

Inès (Maxime Morin) et son père, Vasco (André Richard), vibrent d'une passion sentie. Elle rend avec justesse l'aspect insaisissable d'une femme blessée partie en cavale pour s'affranchir de tout engagement. Lui, il est enveloppant de sagesse avec l'accent chaleureux qu'il s'impose. Et, quand

«Il paraît que le rêve est un exutoire, une espèce de fonction vitale de l'esprit sans laquelle on deviendrait fou et on mourrait.»

Raphaël - *La fuite comme un voyage*

il dit «Si on savait ce qu'on risque d'apprendre sur les autres, parfois, on rebrousserait chemin», on le croit et on veut boire un porto avec lui. Quand il parle de la paume de sa main qui ne vieillit pas, c'est un fado mélancolique qu'on entend, et on veut retenir cette main dans la nôtre. Même dans la pénombre, même immobile, ce comédien rayonne.

Il est regrettable que les autres personnages n'arrivent pas à rayonner autant, comme s'ils fuyaient le texte de peur de s'enflammer. Est-ce le niveau de langage très soigné qui handicape le comédien et l'empêche d'émerger? Raphaël (Alain Jean), crédible dans la scène où il fait l'éloge de Chet Baker, est plutôt fade autrement. Émile (Marc Bélanger), ex-amant d'Inès et fils de Raphaël, confère à son rôle un côté accessoire qui rend ce personnage négligeable. Gabriel (Sébastien Dijkstra), le dernier amant d'Inès, aurait dû se distinguer; il est beau, il se dénude avec aisance, mais déclame de sérieuses réflexions sans grande conviction. Ceux-là étincelaient, là où ils auraient pu briller.

La scénographie (Jean Bard), l'éclairage (Sylvie Morrissette) et la musique (Daniel Boivin) sont des éléments tout à fait indissociables et impeccables. D'une grande et surprenante harmonie, frôlant la perfection. On reconnaît la fine et constante signature de la compagnie qui, Sylvie Dufour à la barre, s'entoure de collaborateurs généreux et ingénieux. Un pur délice pour les yeux et les oreilles. Les déplacements des comédiens sont parfaitement orchestrés sur une scène dénudée et simplement meublée de six bancs de gare et d'une petite table à café avec sa chaise.

La metteure en scène a privilégié une interprétation sobre et retenue qui ne réussit pas toujours à mettre en évidence la portée du texte, à émouvoir et à entraîner le spectateur à la poursuite des personnages en fuite. Les échanges et les dialogues aboutissent à d'intéressantes envolées philosophiques qui s'évanouissent aussitôt, parce que trop lourdes à porter par des personnages timides. Une écriture bien ciselée, une excellente scénographie, mais un jeu qui a tendance à piétiner, ne sachant trop comment s'accorder avec le texte.

La fuite comme un voyage
Texte de Stefan Psenak
Mise en scène : Sylvie Dufour
Scénographie : Jean Bard
Éclairage : Sylvie Morrissette
Musique : Daniel Boivin
Avec Marc Bélanger (Émile), Sébastien Dijkstra (Gabriel), Alain Jean (Raphaël), Maxime Morin (Inès), André Richard (Vasco)
Une production du Théâtre du Trillium en collaboration avec le Théâtre La Seizième et le Théâtre français du Centre national des Arts

Danièle Vallée, romancière et observatrice de la scène théâtrale, est membre du comité de rédaction de *Liaison*.